

Ces observations qu'offre la lettre de M. Jomard touchent plusieurs points très-importans de l'astronomie ancienne, l'usage d'une année vague de 365 jours 6 heures, les fêtes qui se trouvent liées à des phénomènes physiques, et les catastérismes du zodiaque solaire. Il existe, sans doute, une espèce d'astronomie élémentaire, qu'on pourroit appeler naturelle, et qui, au même âge de la civilisation, a dû se présenter à des peuples entre lesquels il n'a existé aucune communication directe. C'est à cette science qu'appartiennent les premières notions sur le nombre des pleines lunes qui correspondent à une révolution solaire, sur le temps duquel cette révolution excède 365 jours, sur les 27 à 28 parties égales du ciel que parcourt la lune pendant l'intervalle d'une lunaison, sur les étoiles qui disparaissent dans les premiers rayons du soleil, sur la longueur des ombres d'un gnomon, et sur la manière de tracer une méridienne par le moyen de hauteurs correspondantes ou d'ombres d'égale longueur. Une marque choisie à l'horizon, un arbre ou la cime d'un rocher, auxquels on compare le soleil levant ou couchant, une attention un peu suivie à des phénomènes qui se répètent à des intervalles de temps peu considérables, suffisent pour jeter les bases de cette astronomie naturelle. (*Fréret, Oeuvres complètes*, Tom. XII, pag. 78). La dodécématéorie de l'écliptique, les maisons lunaires, des intercalations d'un jour en quatre ans ou du multiple de ces nombres, des moyens tentés pour concilier l'almanach lunaire avec l'almanach solaire, et pour faire coïncider avec les mêmes saisons les mêmes termes des séries périodiques, l'usage des gnomons, l'importance donnée aux époques où les ombres sont les plus longues ou les plus courtes, les craintes marquées à la fin d'une grande année, l'idée d'une régénération au commencement d'un cycle, tout cela trouve sa source dans l'observation des phénomènes les plus simples et dans la nature individuelle de l'homme.

Nous croyons devoir le répéter ici, il est extrêmement difficile de distinguer ce que les peuples ont puisé pour ainsi dire en eux-mêmes et dans les objets qui les entourent, de ce qui leur a été transmis par d'autres peuples plus avancés dans les arts. Les hiéroglyphes et l'écriture symbolique naissent du besoin que l'on sent d'exprimer ses idées par des figures. Un *tumulus* ou des pyramides s'élèvent en accumulant de la terre et des pierres pour désigner un lieu de sépulture. Les méandres, les labyrinthes, les grecques se rencontrent partout, soit parce que les hommes se plaisent en général à une répétition rythmique des mêmes formes, soit parce qu'ils ont pris pour modèle les figures régulières tracées sur la peau des grands serpents aquatiques et sur la carapace des tortues. Un peuple à demi-sauvage, les Araucains du Chili, a une année (*sipantu*) qui offre encore plus d'analogie avec l'année égyptienne que celle des Aztèques. Trois cent soixante jours sont répartis en douze mois (*ayen*) d'égale durée, auxquels on ajoute à la fin de l'année, au solstice d'hiver (*huamathipantu*), cinq jours épagomènes. Les nyctémères, comme ceux des Japonnois, sont divisés en douze heures (*llagantu*). Il se pourroit que les Araucains eussent reçu cette division du temps de l'Asie orientale, en la puisant à la même source de laquelle est venu aux Muyscas de Cundinamarca le cycle asiatique de 20 fois 37 *sunas* ou de soixante ans : mais rien ne s'oppose à admettre que le calendrier des Araucains ait pris naissance dans le nouveau continent. Beaucoup de peuples n'ont d'abord eu que des années de 360 jours, non parce que les révolutions solaires avoient jadis une plus courte durée, comme l'assure gravement un auteur d'ailleurs très-estimable, le comte Carli, mais parce que l'on s'étoit arrêté à un nombre rond, résultat d'un premier aperçu de la longueur de l'année. Douze pleines lunes observées pendant l'intervalle d'environ 360 jours, conduisoient à des mois de trente jours, et les jours complémentaires furent ajoutés lorsqu'on s'aperçut de la confusion qui naissoit de l'emploi d'années trop courtes. Il en est des mœurs et des usages des peuples comme de l'analogie qu'offrent leurs langues entre elles ; il est de certaines marques auxquelles on reconnoît directement l'identité d'origine ou les communications qui ont existé de nation à nation. On conçoit par exemple que les signes de notre zodiaque solaire ont pu prendre leurs dénominations